

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 15

Artikel: La fin des épaulettes
Autor: Favrat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200065>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

soldats en brandissant leurs armes, lorsqu'ils reviennent des camps, et qu'ils l'aperçoivent des élévations de la frontière.

Comme un tissu léger, le Léman est étendu dans la plaine, roulant au pied des monts son azur, où le vent du midi brode de petites lames d'argent. Une ligne où la grâce et la pureté rivalisent a dessiné ses bords. Elle se courbe, se brise, se gonfle et s'étend, s'élance ou se cache, sans se heurter, ni s'effacer jamais. Harmonie! harmonie! ce lac est à toi. D'autres auront autant d'éclat, de fraîcheur, de transparence et d'azur des rivages escarpés, des ombrages, des glaciers et des fleurs. Aucun n'a ses aspects changeants, son harmonie. Aucun n'a tant d'amour.

L'aube a cueilli les roses qu'elle effeuille sur les pics du midi. Messager du soleil, un long rayon franchit la noire crête d'Arvel, et se pose sur les eaux, où Naye projette l'immense pyramide de son ombre. Les grands châtaigniers baignent dans la lueur qui les inonde leur chaud feuillage, leurs formes vives, distinctes, mais arrondies mollement. Des habitations et des campagnes, de la plaine et des hauteurs, s'élève le bourdonnement confus du réveil. Ainsi brillent de sereines journées sous l'aile des montagnes. Ainsi passent le matin et le soir d'un peuple qui a toujours mené laborieuse vie, sans songer à sortir de son obscurité, et qui avec des mœurs et une existence originales, s'en est peu soucié, et a peu fait parler de lui.

Oui, rêverie et sens positif, inertie et vigueur, bonhomie et brutalité, individualité et sympathie, voilà ce trait composite qui fait la saillie même et le caractère de notre nature : sociables et taciturnes, insouciant et chicanes, enthousiastes et railleurs, inactifs et travaillés, nous voilà. Que si cette part offre des difficultés singulières, des malheurs, le peuple qui l'a reçue possède en même temps ce qu'il faut pour les vaincre. Race d'agriculteurs, de bergers et de vigneron, j'ai dit l'influence que le sol avait eue sur elle. Laboureur, il acquiert un corps robuste, et pour son esprit et son âme une enveloppe peut-être un peu dure; mais que ne peut un ferme vouloir? Il a l'air pur et léger des Alpes, qui excite et qui éclaircit. Les pentes roides des montagnes et la rudesse de certains endroits du plateau corrigent ce que les coteaux vineux engendrent de trop léger et de fugitif. Et de même que pour le sol, les pentes du caractère balancent leurs versants. Peuple enfin qui ne doit se plaindre que de lui.

JUSTE OLIVIER.

(Extrait de l'ouvrage *Le canton de Vaud* (G. BRIDEL ET Cie, éditeurs.)

La fin des épaulettes.

ÉLÉGIE

Hélas! que j'en ai vu mourir de belles choses!
C'est le destin. Il faut une proie au trépas.
Il faut que le temps passe en effeuillant les roses,
Il faut que l'épaulette, ô colonels moroses,
Soit foulée enfin sous vos pas.

Il faut que le soleil soit voilé par les nues;
Il faut que le képi terrasse le schako;
Il faut qu'un gaz douteux remplace dans nos rues,
Du falot terne et gras, les clartés disparues,
Et que tout ici bas devienne rococo.

Ainsi c'est donc fini! Dans leurs cartons couchées,
Les épaulettes vont dormir d'un long sommeil.
Ah! malheur aux cruels qui les ont arrachées!
Le remords trouvera leurs retraites cachées,
Et le ciel leur prépare un châtimement pareil.

Qui donc vous a poussé? Quelle ardeur sacrilège?
Quel impatient démon? Bismark ou le progrès?
Hélas! tout s'en va donc et rien ne nous protège
Contre la soif du neuf qui toujours nous assiège
Et nous assomme de décrets!

Nous avions tant d'esprit sous la noble épaulette!
Et nous n'en aurons plus, grâce à vos règlements,
Qui vont nous affubler d'une affreuse casquette,
Coudre sur nos habits l'infâme patelette
Et nous fagoter tous comme des Allemands.

Cruels! Vous inventez des douleurs inconnues!
Savez-vous ce que c'est que d'aller par les rues
Étaler tant de honte aux regards étonnés?
S'il faut que les beautés voient nos épaules nues,
Par pitié, donnez-nous au moins des cache-nez.

Que j'en ai vu mourir!... L'une était toute blanche,
Du commis d'exercice attestant la candeur;
L'autre fanée, hélas! et sa tête qui penche,
Rappelant les combats, les exploits du dimanche,
Semblait parler d'un temps meilleur.

Une, pleine, bouffie, étalait, noble et fière,
Ses gros bouillons tordus dont l'argent reluisait;
Une autre était modeste, une autre encore, altière,
Voulant briller sans cesse et passer la première,
Sans relâche se produisait.

Toutes fragiles fleurs aux couleurs effacées,
Surprises un matin par le froid aquilon,
Cette bise de Berne, aux fureurs insensées...
Oh! laissez-moi pleurer leurs grâces trépassées
Et m'égayer... sur Montbenon!

Doux fantômes! C'est là, lorsque je rêve à l'ombre
D'un de ces vieux tilleuls, témoin de nos grands jours,
C'est là que je revois leurs légions sans nombre,
D'or, d'argent, rouge vif, jaune orange, vert sombre,
Suivre Perrin et ses tambours.

Je les vois, je les vois dans un rayon féérique,
Comme un jour de revue, au brillant défilé;
J'entends la grosse caisse, Hoffmann et sa musique.
Et je sens qu'à mes yeux, ô souvenir magique!
Deux grosses larmes ont perlé.

Mai 1868.

L. FAVRAT.

(Extrait des *Causeries du Conteur vaudois*.)

Ora et le z'autro iadzo.

Cein a rudo tsandzi du le z'autro iadzo! Ne
sé pas dé quinna manière cein vao fini; mâ
adé est-te que le dzouvenès dzeins dè vouâ ne
sont pequa coumeint dein noutron teimps.

Cein coumeincé dza dein le z'écoulès. Dè-
vant, on recordavé ti lo catsimo, le petits tant-
quié à *quoilande*, le médiocro tantquié à *essacé*,
et le gros tantquié à vœu dâo baptême, qu'on
desâi po ètrè reçu. Et lo passadzo! on lo dé-
bliottavé sein quelqueli du: « la piété est pro-
fitable », tanquié à: « vous les reconnaîtrez à
leurs fruits ». Et coumeint on t'cratchivé cè
livret, du lo verset dou à dozè, « douze fois
douze », ein dévant, à recoulon, ne tsaillessâi
pas coumeint! On n'étâi pas tant crouïo non
plie po la lecture; n'iaivâi pas fautâ dè no fèrè
châota dâi mots, coumeint cliâo d'ora diont
qu'on fasâi, c'est dâi meintès. Et le chaumo!
que cein ètâi bio'avoué cè contrâ et cè supé-
riusse, quand ne tsantâvi le quatre partiès et
la bassa! Ora, ye brâmon dè cliâ novalla mu-
siqua à crinoline, iô l'âi a lo soprâno, l'artô, lo
bèmo, et ne sé quiet oncora. L'ont tsandzi lo
catsimo et le z'ons n'eïn volliion pemin. L'est
cliâo libéraux. Dein lo teimps, on s'instruisâi
à l'écoûla. Oreindrâi, l'ont adé à écrire à l'hôto,
et t'è brotton cein, oïl et dusson recordâ l'a-
brégé et on moué d'affèrès que cein ne fâ rein
qu'è d'eïn fèrè dâi z'orgolhâo plièns dè niaffe.

Lè z'autro iadzo on respectâvè le grantès
dzeins; on lè z'attiutavè et on ne sè rebiffâvè
pas quand no bramâvon. Ora: pas petout lo
bouébo a dou pâi fous dèzo lo nâ que crâi
d'avai onna moustache et que vâo âtrè lo mai-
trè. Se lo père lài vâo derè oquî, lo crapaud
sè dressè coumeint on piâo su on molan et
repond: « Câisi-vo, vo radottâ, c'ètai bon dein
lo vilho teimps! » Eh! merdâo, va! pânatè

derrâi le z'orolhiès! Lo père et la mère ne
sont pereïn bon què po obèi, fourni dè l'ar-
dzeint, cerlè solâ et brossatâ le z'haillons.

Coumeint on respectâvè asbeïn le z'auto-
ritâ! Ora on ne sâ pas pi quoui ein est; n'ia
pereïn dè vergogne et on assesseu n'est pas
mé q'n'otra dzeïn. Et monsu lo menistrè!
faillai vairè: on allâvè ào prédzo et on traisâi
son bounet quand passâvè, tandiqu'ào dzor
dè vouâ on a pereïn dè religion et quand vol-
lion saluâ, ne font què d'eïnfoncâ on pou mé
lo capet su le ge ein faseint onna grognâ qu'on
ne sâ pas se diont bonzo ào bin tsaravoutâ.

Po sè veti, sont tant venus orgolhâo! Lè
z'autro iadzo, on vouâgnivè focce tsenévo, ver-
dan et printagni; on allâvè ourdi sè-mèmo, et
on fasâi dâi z'haillons que dourâvon dâi z'an-
nâès. Ora, le djeinès dzeins ne sè tsailion pas
pi dè grisette, ni dè tredaina, lao faut dâo fin
drap dè magasin que cein cotè rudo. Et allâ-
vâi lao mettrè on copé ào tiu dè tsausse! Et le
vilho solâ: crâidè-vo que se l'ousâvon sè ser-
vetront dâi z'eïmpègnès po fèrè montâ dâi
chôquès? ào ouai! le tsampèront petout ài
z'écovirès et sè coumandèront dâi bottès (dâi
solâ à mandze, coumeint dit Fluton) po poâ
mettrè le canons dè pantalon dedein. L'est cè
tonnerre dè militéro que fâ cein. Mè rassovi-
gno qu'on ètâi pas tant molési quand on allâvè
âi resseimblèments; on mettâi la carmagnota
avoué dâi tsausès dè la demèindze, et qu'on
fasâi bin son servico; na pas ora, ye faut lo
drap dè l'état et la tuniqua, que cein lào baillè
lo gout dè mettrè dâi z'anglaisès po sè veti ein
bordzâi. Et pi c'est dâo bio què lao militéro,
que n'ouson pas mè allâ dein le z'abbâi: pe-
min d'épolettès, min dè sabro, min dè crâja,
min dè musetta, et quin chako! on képi, que
lâi diont, qu'on ne pâo rein mettrè dedein; on
pompon dè rein dâo tot, qu'on derâi onna
crouie boutena; min dè liberté patrie et min
dè jurdiulairès. L'ont adé la giberna, mâ l'est
onna gibernetta qu'est peindâ coumeint on
covâi, dévant. Po le fusi, diont que sont meil-
lâo; mâ ne bourron rein po tserdzi et on mè
farâ jamé dè la via einclairâ que font dâi z'asse
bons pèts què le noustro, qu'on tampionnâvè la
cartouche ein vâo-tou, ein vouaïque. Lè fusi
d'ora sè tserdzon tot coumeint le z'arbèlettès,
iô n'ia rein qu'à mettrè lo pequet.

Eh! iô est-te lo teimps iô n'ira djeino; on
avâi dâi chako que garnesson bin le reings,
avoué 'na balla becca garnia ein fai, et n'a-
viâ dâi pompons dè sorta, et pi le caporats, le
sergents, le z'officiers, aviont dâi galons ào fin
coutset, qu'on lè recognessâi dè tot lien. Et lo
gros majo, et lo commandant, avoué lao tsapé
gansi! n'ètai pas dè la merdèrâi coumeint ora
que lo chako d'on colonet est tot coumeint cè
d'n'a piquietta. On poivè reduirè dein lo nou-
tro lo taba, la pipa, lo motchâo dè catsetta et
tot plien d'affèrès. L'est verè qu'ora sont trâo
fignolets po founâ dein on dzerret dè Gouggi-
chebergue et mèmameint dein on brulôt (on
chetse moqua); lâo faut la cigarra: « un grand-
son! un vevey! » coumeint diont. Eh! pèteliet,
va! vo z'ètes bio avoué voutrès cigarrès! Tè
tchaffouillon cein coumeint 'na chiqua No, on
sè conteintâvè d'â, dè tabâ recouqueli, qu'on
copâvè su la man et qu'on cratchivè dedein,
et dè Napoléion. Vo rassoveni-vo dè cliâo pa-
quiets iô on veyâ lo grand Napoléion su on
moué de terra et que iavâi dèzo:

Seul et sur un rocher d'oû sa gloire importune
Troublait encor les rois d'une terreur commune;
Du fond de son exil, encor présent partout,
Grand comme son malheur, détrôné, mais debout
Sur les débris de sa fortune!

L'est cèsiqe qu'ètai on crâno! L'épouâirivè
adè le râi du su le paquêts dè tabâ. C'est cou-
meint no ào Sonderbond. Quand bin on n'avâi
pas dâi tuniquès, dâi vettrelè et dâi tiulassès,
n'eïn fé la campagne avoué honneur, avoué lo